

## **Programme de recherche interdisciplinaire Les sciences sociales et le monde**

### **Introduction**

C'est en 1959-1960 que les deux mots d'« aires culturelles »<sup>1</sup> apparaissent pour la première fois en référence à une entité autonome dans l'annuaire de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE<sup>2</sup>. Les « aires culturelles » furent donc très tôt associées au projet de développement des sciences sociales porté par Lucien Febvre et Fernand Braudel. Dans un moment de recomposition des alliances et des partages disciplinaires, ce dernier considérait les « aires culturelles » comme un instrument d'intégration des sciences sociales. Les centres « aires culturelles », qui commencèrent à être créés à partir de 1955 et en vinrent à couvrir, avec le temps, l'ensemble du monde, furent conçus dès l'origine comme des lieux d'une pratique quotidienne de la pluridisciplinarité. L'établissement, à fin des années 1950, d'une division « aires culturelles » visait, en outre, à favoriser les synergies entre les recherches sur les différentes parties du monde. Soixante ans plus tard, la particularité de l'EHESS tient toujours à cette double assise des disciplines et des « aires culturelles » qui, ensemble, permettent d'affirmer et de réaliser l'unité des sciences sociales, tout en mettant en tension leur prétention universaliste et le refus de tout ethnocentrisme<sup>3</sup>.

Le concept même d'« aire culturelle » et la pratique des études aréales n'ont pourtant cessé de susciter des discussions au sein de l'EHESS. Pour le seul début du XXI<sup>e</sup> siècle, citons la série d'ateliers organisée sur le sujet par François Hartog et Francis Zimmermann en 2002-2003<sup>4</sup>, ainsi que le grand débat sur « histoire et aires culturelles » animé par Alessandro Stanziani et Cécile Vidal à la demande de la présidence actuelle de l'EHESS, le 15 février 2019<sup>5</sup>. Le rapport rédigé par Cécile Vidal à l'occasion de ce grand débat a ensuite été présenté et discuté lors d'une réunion du conseil scientifique, le 22 octobre 2019. En dépit de la richesse des discussions lors de ces événements scientifiques, un certain sentiment de lassitude semble partagé par nombre de leurs participants, car, malgré leur répétition, ces moments forts sont suivis de peu d'effets dans nos manières collectives de faire de la recherche et de former nos étudiant.e.s.

Cette situation semble d'autant plus surprenante et préjudiciable que plusieurs phénomènes sont venus transformer le champ des études aréales au cours des trente dernières années. En premier lieu, à partir des années 1990, la fin de la guerre froide et la globalisation des marchés économiques et financiers, conjointement avec la critique postcoloniale, ont favorisé le développement des études globales. Leur essor s'est non seulement assorti d'une remise en cause des multiples biais eurocentristes à l'œuvre dans les fondements comme dans les pratiques des disciplines scientifiques, mais a aussi entraîné une crise des études aréales et

---

<sup>1</sup> Nous utilisons l'expression « aire culturelle » avec des guillemets pour en souligner la polysémie et pour marquer le fait qu'elle a en grande partie perdu son sens originel et qu'on devrait plutôt parler de région ou d'espace historique à propos des grands découpages du monde, d'une part, et d'études aréales pour désigner le champ afférent, d'autre part.

<sup>2</sup> Nous renvoyons au rapport ci-joint de Cécile Vidal sur « Histoire et aires culturelles » pour la bibliographie relative au concept d'« aire culturelle » et à la pratique des études aréales.

<sup>3</sup> Quand nous parlons des chercheur.e.s de l'EHESS, nous entendons l'École au sens large, en incluant les enseignant.e.s-chercheur.e.s de l'EHESS mais aussi les chercheur.e.s des grands organismes de recherche qui appartiennent aux unités et centres de recherche de l'établissement.

<sup>4</sup> Les textes et transcriptions des grands débats de 2002-2003 n'ont malheureusement pas été publiés et ne sont pas disponibles en ligne.

<sup>5</sup> Pour la vidéo du grand débat du 15 février 2019, voir : <https://www.ehess.fr/fr/d%C3%A9bat/grands-d%C3%A9bats-lehess-1-histoire-et-aires-culturelles>

suscité une réflexion généralisée sur les échelles auxquelles les chercheur.e.s doivent travailler pour mieux appréhender le monde, dans son intégralité comme dans sa diversité.

Deuxièmement, depuis les années 2000, la pratique des sciences sociales a été bouleversée par l'explosion du transport aérien et d'internet qui, de façon spectaculaire, ont permis d'accélérer les circulations et d'intensifier les échanges entre les milieux universitaires. Si cette tendance concerne tous les champs de recherche, elle est particulièrement favorable aux études aréales car elle facilite l'accès aux archives et au terrain. La mobilité accrue, bien qu'inégale d'un milieu universitaire à l'autre, des chercheur.e.s et des étudiant.e.s contraste cependant avec la possibilité croissante de mener des terrains en ligne et de ne pas avoir à se déplacer grâce à la numérisation rapide des sources primaires et secondaires. La tension entre les deux phénomènes est d'ailleurs modifiée, à l'heure actuelle, par la pandémie mondiale qui s'ajoute aux difficultés traditionnelles d'accès au terrain du fait de régimes politiques autoritaires, de guerres et conflits, ou de catastrophes naturelles.

Tout en confortant l'usage de l'anglais comme langue scientifique internationale et la position dominante des milieux universitaires anglophones, l'internationalisation de la recherche s'est, en outre, accompagnée d'une montée en puissance de certaines universités en Asie et, dans une moindre mesure, en Amérique latine et en Afrique. De nouveaux lieux importants de production de savoirs scientifiques émergent qui sont susceptibles de modifier à plus ou moins long terme les fondements des études aréales en matière de positionnalité des chercheur.e.s. À partir de la période moderne, l'englobement scientifique du monde par les Européens avait permis à ces derniers de se distinguer afin, à l'occasion, de se critiquer ou, plus souvent, d'affirmer la supériorité de l'Europe sur les autres continents. L'orientalisme et l'ethnologie coloniale, puis les études aréales ont donc longtemps été confondus et continuent, dans une large mesure, à se confondre avec les recherches entreprises depuis l'Europe ou l'Occident sur les mondes extra-européens, délimités de manière négative par rapport à l'Europe ou l'Occident. Encore aujourd'hui, le champ demeure défini par la position d'extériorité de l'observateur vis-à-vis de son objet de recherche. Bien que lente, la décolonisation de la recherche universitaire en cours à travers le monde conduit néanmoins à reconsidérer ce que signifie travailler depuis « ici » sur l'« ailleurs ».

Enfin, à ces phénomènes concernant le monde entier, s'ajoutent, en France, les transformations rapides de son système d'enseignement supérieur et de recherche sous l'effet d'une série de réformes depuis le milieu des années 2000. Pour ce qui est des études aréales, les mesures les plus significatives ont été celles prises par le CNRS. La politique de création d'Unités Mixtes de Recherche (UMR) de taille importante par regroupement ou fusion a conduit à la formation d'UMR concernant un continent dans son ensemble ou de vastes régions, sur lesquelles ont été superposés quatre Groupements d'Intérêts Scientifiques (GIS) avec des pourtours continentaux ou religieux, l'Europe étant laissée en dehors de ce dispositif d'études aréales. Le découpage de ce qui, de fait, ne constitue plus *stricto sensu* des « aires culturelles » s'en est trouvé profondément altéré. Outre cette modification majeure de l'architecture des études aréales, les centres « aires culturelles » de l'EHESS viennent de connaître, plus récemment, un autre changement d'importance : leur regroupement, pour la première fois de l'histoire de l'École, dans un même lieu, en l'occurrence le Campus Condorcet. Cette nouvelle proximité devrait permettre de pallier la disparition, en 2012, de la division « aires culturelles » qui assurait un certain dialogue entre ses composantes.

Les études aréales à l'EHESS demeurent marquées par un vocabulaire – l'expression « aire culturelle » – et des institutions – les centres « aires culturelles » –, hérités de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE, qui pourraient donner une impression de fausse continuité dans le temps et laisser penser que la réflexion qu'il importe de continuer à mener sur le futur des études aréales ne concernait pas l'École dans son ensemble, c'est-à-dire tou.te.s les chercheur.e.s, qu'ils.elles travaillent ou non dans un centre « aire culturelle ». C'est parce que nous sommes convaincu.e.s

du contraire qu'il nous a paru crucial de ne pas nous contenter d'un nouveau grand débat et de poursuivre l'effort de réflexivité entrepris afin qu'il informe nos pratiques collectives de recherche et de formation.

Au printemps 2020, nous avons ainsi formé un Groupe de Travail sur les Aires Culturelles (GTAC) comportant une trentaine de membres qui représentent toutes les disciplines, continents et périodes historiques, ainsi qu'un très grand nombre des centres de recherche de l'EHESS. En mai et juin 2020, le GTAC a commencé par tenir sept réunions pour discuter à bâtons rompus des méthodes de recherche et des rapports au terrain de ses membres. Le 30 juin 2020, un rapport d'étape du GTAC a été présenté au conseil scientifique. Au cours de l'année universitaire 2020-2021, nous avons animé un séminaire collectif de recherche intitulé « Les sciences sociales et le monde : expériences, dispositifs, enquêtes », dont le but était à la fois de commencer à étudier les manières dont les études aréales sont pratiquées hors d'Europe et de mesurer les effets de la pandémie sur nos recherches<sup>6</sup>. Entre janvier et juin 2022, le GTAC organisera deux journées de discussions d'articles ou chapitres fondamentaux pour l'épistémologie des études aréales. Surtout, afin de développer des activités susceptibles de créer des transversalités au sein et au-delà de l'École, demandant davantage de temps et de moyens mais ayant des effets à long, moyen et court terme, nous soumettons à l'approbation du conseil scientifique cette proposition de programme de recherche interdisciplinaire.

---

<sup>6</sup> Les réunions de mai et juin 2020, ainsi que les séances du séminaire de 2020-2021 ont toutes été enregistrées et sont disponibles sur notre chaîne vidéo : <https://webdiffusion.ehess.fr/channels/#groupe-de-travail-aires-culturelles-gtac-2020>

## Objectifs

À long terme, le PRI souhaite contribuer à lever les obstacles qui empêchent le développement de disciplines situées et d'études aréales critiques – critiques dans le sens où de telles études aréales réaliseraient les promesses de décentrement et de réflexivité qu'elles portent en puissance grâce à l'englobement du monde et à la comparaison entre les différentes parties du monde qu'elles opèrent. Le premier de ces obstacles tient à ce qu'en dépit de tous les appels à provincialiser l'Europe, celle-ci ne soit pas toujours considérée comme une « aire culturelle » à part entière, du moins en Europe – et notamment à l'EHESS –, voire plus largement en Occident. Il paraît toutefois nécessaire de faire de l'Europe un véritable terrain-objet de recherche en problématisant le concept d'Europe, en réfléchissant à ses frontières, en analysant les tensions qui l'animent et en développant un regard anthropologique sur cet ensemble de sociétés. Le second obstacle réside dans la hiérarchie qui est maintenue entre, d'une part, les disciplines qui se caractériseraient par leur ambition théorique à travers leurs questions et, d'autre part, les « aires culturelles » qui se définiraient par leur contribution empirique sur leurs terrains-objets. Toute recherche est pourtant située et les tensions entre le général et le singulier concernent les disciplines comme les études aréales. Ne pas tirer les conséquences d'une telle réalité nous maintient dans l'eurocentrisme implicite, hérité du XIXe siècle, qui obère encore les travaux de maintes disciplines des sciences sociales.

Ce double parti-pris explique que le titre de notre PRI ne comporte pas les expressions « aires culturelles » ou études aréales. En choisissant de l'intituler « les sciences sociales et le monde », nous manifestons notre volonté de réfléchir aux manières dont, en fonction d'héritages épistémologiques différents selon leurs lieux de constitution et de développement, les diverses disciplines des sciences sociales étudient, séparément et ensemble, le monde dans son entier et dans sa diversité, plutôt que les seuls mondes extra-européens. Parce qu'elle actualise et clarifie les manières de pratiquer l'interdisciplinarité sur des terrains soit partagés soit distanciés, cette nouvelle façon d'envisager les rapports entre études aréales et sciences sociales devrait aussi contribuer à relancer la réflexion sur les recompositions et les alliances disciplinaires.

Notre objet de recherche est donc autant l'appréhension plurielle du monde par les sciences sociales que les pratiques différenciées des sciences sociales selon les milieux universitaires à travers le monde. Notre titre ne mentionne que les sciences sociales parce que l'EHESS a développé une conception particulière des disciplines qu'elle place sous cette bannière, mais il nous faudra prêter attention aux humanités comme aux sciences sociales afin de tenir compte de la longue histoire des manières diverses d'englober scientifiquement le monde selon les époques et selon les lieux. Chaque paradigme y présidant (histoires universelles, orientalisme, ethnologie coloniale, études aréales, études globales, etc.) ne mobilise pas toute la gamme des champs de savoirs et de savoir-faire qui ont été institués en disciplines relevant des sciences humaines et sociales. Inversement, chacune de ces disciplines n'engage pas la même pensée du monde et ne partage pas, à l'heure actuelle, les mêmes rapports aux études aréales ou aux études globales. En confrontant et en croisant disciplines et études aréales et en mettant en question la séparation établie entre ces deux domaines au moment de leur formation, notre projet vise à renouveler les paramètres et paradigmes des disciplines comme ceux des études aréales.

Dans la mesure où les recherches sur le national, parfois le régional, sont en France, comme dans chaque pays, systématiquement plus importantes que celles sur le reste du monde et que travailler sur une ou des sociétés spatialement et culturellement distantes par rapport à celle où l'on fait carrière demande des investissements collectifs et des efforts individuels particuliers, il paraît cependant fondamental de défendre le dispositif institutionnel des « aires culturelles », qui permet de rendre visible, légitimer et soutenir les recherches sur les mondes

extra-européens. Comme l'a rappelé Jean-François Bayart, un tel dispositif est indispensable à l'accumulation des savoirs, la transmission intergénérationnelle d'un capital scientifique et l'acquisition d'un savoir-faire relatif aux langues, aux traditions épistémologiques et à la pratique du terrain. Il offre aussi un éventail d'unités d'analyse situées entre les États-nations et le monde, dont nous avons besoin pour échapper au primat de la perspective nationale sans que l'échelle mondiale soit l'alternative unique. Reste qu'il importe de continuer à questionner ce dispositif institutionnel. La réflexion doit porter sur : les paramètres présidant aux découpages, dans le temps, des grandes régions du monde, les chercheur.e.s. pouvant choisir de conserver ou au contraire d'abandonner le concept d'« aire culturelle » (s'agit-il d'aires linguistiques, culturelles ou civilisationnelles, d'unités géographiques, de milieux environnementaux, de régions géopolitiques, de territoires correspondant à des entités étatiques plus ou moins larges, ou d'espaces historiques ?) ; les effets de mise en lumière ou, au contraire, d'invisibilisation que ces découpages génèrent (toutes les régions du monde ne sont pas étudiées de la même façon, ni avec la même intensité ou avec la même profondeur historique) ; les problèmes épistémologiques qu'ils soulèvent (le soupçon de culturalisme, l'impossible comparaison entre des catégories hétéroclites de division du monde, leur manque d'inscription dans le temps, leur dimension continuiste alors qu'il faudrait mieux tenir compte des phénomènes de diasporas, réseaux, scapes, branchements et autres rhizomes, soit d'un ensemble de concepts ou méthodes issus de géographies discontinuistes et d'approches multiscalaires ou multisituées, ou encore le risque de minimisation des circulations, connexions et interactions). Enfin, ce dispositif institutionnel qui évolue dans le temps mais qui a forcément un effet structurel à court et à moyen terme doit être mis en tension avec la liberté avec laquelle chaque chercheur.e devrait faire varier ses cadres et ses échelles d'analyse en fonction de ses objets de recherche et de ses questions, ce qui implique aussi de questionner les études globales comme les études aréales et de réfléchir à leur articulation.

À moyen terme, le PRI a vocation à devenir un lieu de dialogue permanent autour des manières de travailler sur le monde et cela à différents niveaux. Le premier cercle concerne l'École. Il s'agira de : faire en sorte que l'histoire des études aréales et globales à l'EHESS et la réflexion épistémologique accumulée sur ces champs se transmettent d'une génération de chercheur.e.s à l'autre, ainsi qu'entre chercheur.e.s et étudiant.e.s, quelle(s) que soi(en)t leur(s) discipline(s) de spécialisation ; favoriser les transversalités entre les centres « aires culturelles », ainsi qu'entre les centres « aires culturelles » et les autres centres, thématiques ou disciplinaires, de l'EHESS ; rendre plus visible la contribution originale de l'EHESS aux études aréales et globales. La finalité première de cette réflexion collective interne à l'EHESS sera intellectuelle ; elle débouchera sur des productions scientifiques publiées sous forme papier ou en ligne, possiblement en collaboration avec la plateforme du Labex TEPSIS Politika et les Éditions de l'EHESS. Mais elle pourra également nourrir une démarche plus institutionnelle en lien avec la définition du périmètre des centres de recherche existants, la création de nouveaux centres, les priorités à établir dans le recrutement de nouveaux collègues, ainsi que la formation de nos étudiant.e.s au niveau des masters ou du doctorat.

Le deuxième périmètre d'action du PRI sera le Campus Condorcet. La présence sur le site de chercheur.e.s travaillant sur l'ensemble du monde, quoique selon des traditions épistémologiques diverses, constitue l'une de ses grandes forces. Les études aréales et globales comptent ainsi parmi les domaines de recherche les plus à même de renforcer des collaborations anciennes ou d'engendrer des coopérations nouvelles entre tous les établissements membres du Campus. L'idée n'est pas de converger dans nos manières de travailler sur le monde mais de s'enrichir les uns les autres en confrontant nos conceptions et pratiques des études aréales. À cet égard, l'apport de l'EHESS tient à l'association étroite qu'elle établit entre sciences sociales et « aires culturelles », cette démarche étant complémentaire d'une autre perspective reposant

sur la langue, la philologie et la civilisation, présente aussi sur le Campus. L'effort particulier entrepris au niveau du Campus Condorcet n'empêchera pas les collaborations avec d'autres acteurs importants des études aréales en France, tels que l'INALCO, Sciences Po ou toutes les UMR relevant des études aréales en région parisienne ou en province qui ne se trouvent pas sous tutelle des onze établissements membres du Campus Condorcet. Sur le Campus, outre la réflexion scientifique menée en collaboration avec les autres établissements, nous œuvrerons également à valoriser nos travaux sur les différentes régions du monde auprès du grand public résidant à proximité, en proposant des partenariats notamment avec le GED ou les Rendez-vous Condorcet organisés par le conseil scientifique du Campus. Nous serons particulièrement attentif.ve.s au dialogue avec les collègues du secondaire intéressé.e.s par l'ouverture des enseignements disciplinaires fondamentaux (littérature, histoire, géographie, philosophie) au monde.

Enfin, le PRI cherchera à enrichir les collaborations avec les milieux universitaires internationaux. Les débats à propos des « aires culturelles » à l'EHESS ont eu tendance à se focaliser sur nos propres pratiques et se sont encore peu intéressés aux manières de travailler sur le monde à l'extérieur de l'établissement et plus encore hors de France, dans le reste et surtout au-delà de l'Occident. De la même façon, la majorité des collègues venant à l'EHESS dans le cadre de son programme de professeur.e.s invité.e.s proviennent d'Amérique du Nord et du reste de l'Europe. Ces nouvelles collaborations devront tenir compte de la position asymétrique, en termes de ressources, de possibilités de circulation, voire de liberté de recherche, selon les territoires dans lesquels se déroule leur carrière. Pour autant, il ne s'agira pas d'enfermer les chercheur.e.s d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine dans leurs travaux sur leurs propres « aires culturelles » mais de mieux prendre en considération leurs traditions épistémologiques anciennes ou émergentes d'étude du reste du monde. La comparaison entre ces différences traditions épistémologiques devrait permettre d'analyser l'impact des facteurs institutionnels, culturels et géopolitiques sur nos productions scientifiques, ainsi que les possibilités de circulation, traduction et croisement des outils conceptuels et théoriques entre milieux universitaires. La difficulté, néanmoins, est que nombre de ces traditions nous sont invisibles en raison de l'absence de traductions en français ou ne nous sont accessibles qu'à travers l'anglais.

À court terme, notre première réalisation concrète prendra la forme d'un grand colloque international sur « les sciences sociales et le monde : expériences, dispositifs et enquêtes » (titre provisoire), organisé en collaboration avec les dix autres établissements membres du Campus Condorcet, les 8-9-10 novembre 2022.

En utilisant Zotero, nous avons également entrepris de construire une bibliographie partagée sur l'historiographie et l'épistémologie des études aréales que nous souhaitons la plus internationale possible. Une partie de ces références seront disponibles sous formes de pdfs dans notre bibliothèque numérique qui sera accessible, comme la bibliographie partagée, sur notre carnet de recherche. Plus généralement, ce carnet de recherche aura vocation à conserver nos archives et à rendre publiques nos activités mais aussi à accroître la visibilité de la contribution originale de l'EHESS aux études aréales.

Dès l'année universitaire 2022-2023, nous nous proposons d'ouvrir trois grands chantiers sous la forme de journées d'études, ateliers, rencontres ou séminaires : une réflexion pédagogique sur les manières d'enseigner le monde ; la coordination de recherches sur l'histoire des études aréale qui doit déboucher sur un ouvrage collectif d'histoire des sciences ; une exploration des manières de travailler sur le monde depuis ailleurs.

## Trois chantiers

### *1 - Comment enseigner/étudier le monde ?*

Le champ des questions ouvertes par le PRI ne saurait se résoudre à des travaux critiques et réflexifs conduits entre chercheur.e.s expérimenté.e.s. Elles sont résolument tournées en direction des étudiant.e.s, à la fois pour proposer des outils pédagogiques et des méthodes de formation, et pour recueillir, ouvrir des espaces de débat, mettre en valeur et soutenir les réflexions et initiatives des étudiant.e.s.

D'un côté, si l'EHESS insiste depuis longtemps sur l'importance de sensibiliser l'ensemble de ses étudiant.e.s à l'interdisciplinarité en imposant à ses mastérent.e.s l'obligation de suivre des séminaires d'ouverture dans une autre discipline que celle de leur mention de rattachement, elle ne fait pas encore le même effort pour les inciter à se confronter aux préoccupations des études aréales ou globales en termes de diversité des terrains et des traditions épistémologiques, de détermination des cadres et des échelles d'analyse ou encore de choix des méthodes favorisant décentrement et réflexivité (le comparatisme, l'anthropologie multisituée, les démarches relationnelles telles que l'histoire connectée, les études diasporiques ou l'analyse des réseaux, etc.). Il existe certes une mention de Master « Études asiatiques », un parcours de spécialisation « Histoire du monde, histoire des mondes » au sein de la mention Histoire, ainsi que différents séminaires de Master ou de centre permettant de s'initier aux études dans telle ou telle « aire culturelle » ou aux études globales. L'École participe aussi, avec l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, au Master Migrations de l'Institut Convergences Migrations. Mais un questionnement pragmatique sur comment, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, on enseigne le monde, à la fois dans son intégralité et dans sa diversité, n'est pas encore partagé par l'ensemble des formations de l'EHESS. D'un autre côté, dans la détermination de leur sujet d'étude et dans le choix des angles de traitement des objets et des sources, les étudiant.e.s sont fortement réceptif.ve.s aux propositions critiques de renversement des perspectives et de refonte des paradigmes, telles que celles portées par les courants des études postcoloniales et décoloniales. Les enseignant.e.s sont souvent au défi d'y répondre, selon une gamme diverse de positionnements, en fonction de la manière dont ils.elles conçoivent la possible appropriation de ces approches, issues en grande partie des études littéraires ou culturelles, par les sciences sociales.

C'est pour aller à l'encontre de l'inertie qui pèse sur notre mission première en tant qu'école que le PRI se propose de jouer un rôle moteur dans le développement d'une réflexion partagée sur les structures, méthodes et outils pédagogiques favorisant l'épanouissement de disciplines situées et d'études aréales critiques. Trois directions seront poursuivies simultanément :

- la mise au point d'un instrument pédagogique à travers la constitution d'une bibliographie partagée et d'une bibliothèque numérique sur l'historiographie et l'épistémologie des études aréales et globales.
- la publicisation de toutes les initiatives pédagogiques déjà existantes, telles que les programmes FIELDDS (Formation interdisciplinaire aux enquêtes de longue durée sur les dynamiques sociales) ou CRESS (Création recherche en sciences sociales), et le soutien à de nouvelles opérations de formation visant à lever les barrières entre disciplines, entre « aires culturelles » et entre disciplines et « aires culturelles ». Parmi celles-ci, on retiendra notamment celles qui portent sur les échelles et les cadres d'analyse ; les rapports entre études aréales et études globales ; la positionnalité des chercheur.e.s ; les usages des sources numériques ; les conditions de travail sur les terrains à risque ou en pays autoritaire ; ou encore les transferts de concepts entre langues.

- l'animation d'une discussion, en interne d'abord au PRI puis éventuellement en dialogue avec les conseils pédagogiques des mentions de Master et l'École doctorale, grâce à une série de rencontres ou d'ateliers, sur la façon dont notre réflexion sur les rapports entre les sciences sociales et le monde peut irriguer nos pratiques pédagogiques à travers notamment le choix de nos langues d'enseignement ou encore les maquettes de nos formations de Master et les parcours doctoraux en train d'être mis en place.

## ***2 - Vers une histoire des études aréales***

Du grand débat organisé le 15 février 2019 sur « histoire et aires culturelles » a émergé une forte demande d'une meilleure connaissance et compréhension de l'histoire des études aréales, entendue comme l'histoire des manières dont les différentes disciplines des sciences humaines et sociales étudient, ensemble et séparément, le monde et ses régions. Même si l'EHESS connaît mal sa propre histoire en la matière, ces recherches ne porteront pas sur notre seule institution, ou sur la situation nationale, mais s'étendront à l'ensemble des milieux universitaires à travers le monde. Il nous faudra respecter l'équilibre entre les disciplines et leurs relations respectives et différenciées aux études aréales, tout en acceptant de mettre en question les ancrages et les alliances disciplinaires que suggèrent les approches aréales du monde. Il s'agira, en d'autres termes, de mettre en œuvre une analyse de l'articulation entre sciences sociales et études aréales qui engagent la pensée du monde. Parmi les pistes de recherche à explorer, on peut citer à ce stade de la réflexion : l'histoire des paradigmes présidant à l'appropriation scientifique du monde dans le domaine des sciences humaines et sociales en Occident (histoires universelles, orientalisme, ethnologie coloniale, études aréales, études globales, etc.) et ailleurs ; les modèles spatiaux de découpage du monde en fonction des conceptions variées de l'espace selon les lieux et les époques ; l'impact de l'histoire différenciée des diverses disciplines des sciences humaines et sociales et des relations qu'elles entretiennent entre elles d'un milieu universitaire à l'autre ; le rôle des institutions d'enseignement et de recherche ; ou encore les effets de l'internationalisation actuelle de la recherche. Le dispositif du séminaire constitue la forme la plus opératoire pour concevoir et mettre en œuvre ce programme de recherche. S'il est encore tôt pour en dessiner les contours précis (même si l'expérience du séminaire de l'année 2020-2021 nous offre une boîte à outils particulièrement riche), il aura néanmoins un objectif précis, celui d'une publication collective programmée à la fin des cinq années du PRI.

## ***3- Les sciences sociales et les études aréales vues d'ailleurs***

Les sciences sociales sont deux fois situées : situées dans les lieux où elles sont produites, les arènes savantes où elles circulent et les espaces socio-politiques où elles font sens ; mais situées aussi bien par les objets empiriques qu'elles se donnent et les enquêtes qu'elles conduisent, quand bien même elles ne relèvent pas d'une approche dite d'étude aréale (de contextualisation dense).

Il y a maintenant une trentaine d'années que, sous le vocable du décentrement, l'architecture des savoirs issue de et centrée sur l'Occident moderne se trouve vigoureusement contestée dans ses prétentions univoques à l'universalisme, au nom d'une connaissance du monde plurielle et multi-située. On peut toutefois se demander – comme le faisait Marc Bloch en 1928 (« Ils opinent poliment du bonnet, et se remettent à la tâche, sans rien changer à leurs habitudes ») – si, au-delà du mantra du décentrement, l'aventure a suivi.

Doit-on, enfin, se réjouir qu'après trente ans le mot d'ordre ait moins contribué à rendre plus audibles d'autres visions du monde et d'autres manières de faire des sciences sociales qu'à imposer au final les objets, les questionnements, le vocabulaire et la langue, bref : à renforcer



sans cesse le haut-parleur des sciences sociales anglophones porté depuis l'Amérique du Nord sur un monde rétréci ?

Le programme entend ici, d'une part, comprendre les façons dont « ailleurs » s'empare (ou pas !) du monde, comment « ailleurs » « fait des études aréales » ou du « global », espérant y débusquer des notions inconnues à traduire, des objets étranges à penser – invisibles depuis Paris – ou des familiarités inattendues. Il souhaite, d'autre part, sans ambition d'exhaustivité, ouvrir quelques fenêtres sur la manière dont « ailleurs » pratique les sciences sociales.

Plusieurs types d'opérations sont possibles et souhaitables :

- Il s'agira, tout d'abord, de tirer le meilleur parti de la ressource intellectuelle peu commune que représente chaque année le programme d'invitations internationales de l'EHESS – en ayant pour priorité d'y corriger (un peu) les déséquilibres géo-politico-linguistiques signalés plus haut. Sur les questions placées au cœur du PRI, on conduira des entretiens approfondis avec pour visée de les éditer en ligne dans le carnet de recherche du projet (ou éventuellement *Politika*). Les entretiens pourront être filmés et imaginés en format plus court en collaboration avec la DIS. On pourra de même, sollicitant le relais-portage des membres du groupe, cibler des invités ad hoc, plus particulièrement investis dans des questionnements affines aux nôtres.
- Des opérations de recherche plus classiques et plus intensives (journée d'étude, atelier, ou colloque) devront être menées avec les partenaires privilégiés des RI de l'École. En Asie, par exemple, le Japon et les sciences sociales japonaises offrent des perspectives prometteuses, soutenues par une architecture institutionnelle favorable (CRJ, FFJ, accords bilatéraux). Il y va d'un État-Nation démocratique et insulaire (d'une ex-puissance coloniale et totalitaire) qui dispose de toute la gamme des sciences sociales, vigoureuses et souvent originales, peu audibles car quasiment pas traduites en même temps que d'un vaste et ancien domaine de recherches en « aires culturelles » instituées : sur le monde musulman, l'Inde, l'Asie du Sud-Est ou l'Afrique (on le voit, sans rapport, le plus souvent, avec son passé colonial).
- Il s'agira enfin de relancer l'opération « Sciences sociales d'ailleurs » que les Éditions de l'EHESS avaient brièvement portée en 2013. Elle visait, via un réseau de correspondants dans toutes les disciplines et centres de l'École, à ouvrir des fenêtres de veille scientifique, sous la forme de brèves notices, à partir d'ouvrages remarquables des Sciences sociales d'« ailleurs » (idéalement à traduire). De même que le proche et le lointain, l'idée d'« ailleurs » portée par ce PRI ne renvoie pas simplement à une distance spatiale (ou temporelle). Logée dans la catégorie des « langues moins/peu traduites », elle y signalera tout autant les productions des sciences sociales produites... en Europe, mais jamais entendues ou devenues inaudibles (le polonais, l'allemand, l'italien !) ou rarement ou jamais entendues dans le paysage éditorial des sciences sociales francophones. Cette démarche pourrait aboutir à la publication d'un nouveau volume *Pour les sciences sociales du monde : 101 livres*.

## **Composition et gouvernance**

L'équipe du PRI correspond à celle du GTAC. Elle comporte une trentaine de collègues (voir liste ci-dessous) qui représentent toutes les disciplines, « aires culturelles » et périodes historiques, ainsi qu'un très grand nombre des centres de recherche de l'EHESS. Pour la composer, nous avons aussi été attentif.ve.s à la parité en termes de genre, au niveau d'avancement dans la carrière et à l'affiliation (EHESS, CNRS ou autres grands organismes de recherche). Il a fallu toutefois limiter le nombre de membres afin de faciliter le dialogue et le travail collectif à l'échelle du groupe dans son entier.

### **Pilotage**

Alain Delissen (EHESS, CCJ, CRC, histoire, DE)  
Eloi Ficquet (EHESS, CESOR, histoire et anthropologie, MCF)  
Antonella Romano (EHESS, CAK, histoire des sciences et des savoirs, DE)  
Cécile Vidal (EHESS, Mondes Américains, CENA, histoire, DE)

### **Autres membres**

Yohann Aucante (EHESS, science politique, CESPRA, MCF)  
Marc Aymes (CNRS/EHESS, CETOBAC, histoire, DR/DE)  
Jean-Marc Besse (CNRS/EHESS, Géographie-cités, histoire, DR/DE)  
Pablo Blitstein (EHESS, CRH, histoire, MCF)  
Vanina Bouté (EHESS, CASE, ethnologie, DE)  
Hilary Chappell (EHESS, CRLAO, linguistique, DE)  
Nathalie Clayer (CNRS/EHESS, CETOBAC, histoire, DR/DE)  
Denis Cogneau (IRD/EHESS, PJSE, économie, DR/DE)  
Françoise Daucé (EHESS, CERCEC, sociologie, DE)  
Lucie Dreschelova (EHESS, CETOBAC, sociologie, MCF)  
Jean-Baptiste Eczet (EHESS, LAS, anthropologie, MCF)  
Leopoldo Iribarren (EHESS, ANHIMA, philologie et philosophie, MCF)  
Aleksandra Kobiljski (CNRS, CCJ, CRJ, histoire, CR)  
Catherine König-Pralong (EHESS, CAK, philosophie et histoire, DE)  
Anne Lafont (EHESS, CRAL, histoire de l'art, DE)  
Camille Lefebvre (CNRS, IMAF, histoire, DR)  
Jules Naudet (CNRS, CEIAS, sociologie, CR)  
Filippo Ronconi (EHESS, CESOR, histoire, MCF)  
Jean-Frédéric Schaub (EHESS, Mondes Américains, CRBC, histoire, DE)  
Camille Schmoll (EHESS, Géographie-cités, géographie, DE)  
Silvia Sebastiani (EHESS, CRH, histoire, DE)  
Paul Sorrentino (EHESS, CASE, anthropologie, MCF)  
Michele Spanò (EHESS, LIER, philosophie et droit, MCF)  
Alessandro Stanziani (CNRS/EHESS, CRH, histoire, DR/DE)  
Marc Tabani (CNRS, CREDO, anthropologie, DR)  
Isabelle Thireau (CNRS/EHESS, CCJ, CECMC, sociologie, DR/DE)  
Cécile van den Avenne (EHESS, IMAF, sociolinguistique, DE)  
Bénédicte Zimmermann (EHESS, Centre Georg Simmel, sociologie, DE)

Le PRI fonctionnera sur la base d'une collaboration étroite entre le comité de pilotage et l'ensemble de ses membres, qui se réuniront à échéances régulières pour discuter des activités en cours et à venir.